

L'ÉCHANGE, REVUE LINNÉENNE

Société Linnéenne de Lyon

Procès-verbal de la séance du 25 février 1895

Présidence de M. Riche.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Riche donne lecture de la lettre qu'il a adressée à la famille de M. Rey, conformément au désir manifesté par la Société.

M. Beauverie dont la candidature avait été annoncée à la précédente séance, est élu à l'unanimité membre de la Société. Numérisation *Société linnéenne de Lyon* ichaudi.

On présente ensuite les candidatures suivantes :

M. Hutinel, professeur, quai Jayr, 19, présenté par MM. Riche et Renaud.

M. Comte, étudiant en sciences naturelles, rue de Marseille, 12, présenté par MM. Roux et Grange.

M. Girard, étudiant en sciences naturelles, rue de Loyasse, 13, présenté par MM. Roux et Grange.

M. Roux fait une communication sur l'apparition subite de divers animaux, lézards, crapauds, grenouilles, etc., à la suite d'orages et de pluies. Il conclut que ces apparitions sont dues à ce que les jeunes animaux surpris par la sécheresse, ont vécu d'une vie latente pendant plus ou moins longtemps, jusqu'au jour où une pluie, ramollissant le sol, chargeant l'air d'humidité, permet à ces animaux de reprendre le plein exercice de leurs fonctions, et d'apparaître à l'observateur.

M. Roux commence ensuite une étude sur les Monts du Lyonnais ; dans cette première communication il s'occupe principalement de l'orographie et de l'hydrographie générale de la région.

Une discussion s'engage entre MM. Saint-Lager, Roux et Riche, sur l'importance des modifications dues à l'érosion dans la structure du Plateau Lyonnais.

M. Saint-Lager dépose un manuscrit de M. Jacquemet sur la géologie de l'île de Grémieux, et donne un aperçu de son contenu. Ce travail est renvoyé à la Commission des publications.

La séance est levée à 10 heures.

Procès-verbal de la Séance du 11 Mars 1895.

Présidence de M. Riche.

La séance est ouverte à 8 heures.

M. le Président met aux voix l'admission, comme membres de la Société, de :

MM. Huttinel, prof^r au Lycée de St-Rambert.

Comte, étudiant en sciences.

Girard

Elle est acceptée à l'unanimité.

MM. Riche et Cl. Roux présentent M. Arcelin, étudiant à la faculté des sciences, demeurant rue du Plat, n°

La parole est donnée à M. Mermier qui informe la Société qu'il a découvert dans le conglomérat rouge du tunnel de Collonges de nombreuses empreintes de coquilles. Cette coquille n'avait pas encore été signalée dans ces couches, ni dans des couches aussi anciennes. Il fait passer plusieurs moulages, obtenus de ces empreintes, qui ne laissent aucun doute sur la détermination de cette espèce.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Après la séance, le Comité de publication se réunit et décide à l'unanimité l'impression dans les annales de 50 pages de la suite du mémoire de M. Nambeu et d'une courte note résumant la communication de M. Mermier.

REMARQUES EN PASSANT

par C. Rey

Lu à la Société Linnéenne de Lyon, le 25 décembre 1894.

CURCULIONIDES (Suite).

TRIBU DES CALANDRIDES (Suite).

Sphenophorus piceus Ol. — Le type est ordinairement peu brillant, d'un noir de poix.

La variété *nitidus* All. est plus luisante et de taille plus grande, et le *rubidus* R. a les élytres plus ou moins rougeâtres. — France méridionale, Lyon.

Sphenophorus parumpunctatus Gyl. — Cette espèce est moindre que *piceus*. La ponctuation paraît un peu moins serrée et le prothorax un peu plus étroit. — Espagne.

Sphenophorus opacus Gyl. — Très voisin de *piceus*, cet insecte en diffère par une couleur un peu plus mate, par la raison que la ponctuation est un peu plus fine et plus serrée. — Corse.

Sphenophorus abbreviatus F. — Cette espèce est variable pour la taille et la ponctuation. Celle-ci est plus ou moins serrée, ordinairement plus condensée sur les interstries alternes. Quelquefois les élytres sont d'un brun un peu rougeâtre. — Provence.

Sphenophorus mutilatus Laich. (*striatopunctatus* Gœz.) — Cet insecte, plus ou moins mat, varie quant au prothorax qui parfois est accidentellement marqué de fossettes irrégulières, et pour les élytres qui sont rarement d'un noir un peu roussâtre. — Lyon, Provence.

Sphenophorus meridionalis Dei — Voisine de *mutilatus*, cette espèce par son prothorax longitudinalement bimpressionné et par ses élytres parfois roux et légèrement inégaux. — Marseille.

Calandra granaria Lin. — Varie du noir de poix au roux. Très nuisible au blé dont elle évide le grain dans les greniers.

Calandra oryzae Lin. — Les élytres sont noirâtres avec quatre taches rousses, d'autres fois entièrement roux, très rarement complètement noirs. Cette dernière variété a en même temps le prothorax plus fortement et plus rugueusement ponctué, au point qu'on la prendrait pour une espèce distincte (*funeraria* R.) — Lyon, Hyères, parmi les riz auxquels elle fait beaucoup de mal.

TRIBU DES COSSONIDES (1).

Choerorrhinus squalidus Frm. — La variété *intrusus* R. pourrait à la rigueur donner lieu à une espèce à part. Elle est un peu plus grande et un peu plus noire, avec le prothorax un peu plus large, plus arrondi sur les côtés et creusé au devant de l'écusson d'une impression plus allongée, au devant de laquelle une très fine carène. En outre, les stries sont plus profondes et plus grossières, ce qui fait paraître les interstries plus étroits, plus relevés et cariniformes. La couleur est quelquefois rougeâtre. — Pyrénées.

Pentharthrum Huttoni Woll (*Hervei* All.) — Cette espèce est parfois plus ou moins rousse. Elle est marine. — Morlaix.

Cossonus planatus Bed. (2) (*linearis*) Boh. — Il varie du brun de poix au roux testacé et également pour la taille. Très nuisible au Peuplier.

Cossonus linearis F. — Moins déprimé que *planatus*, rostre plus long, prothorax moins inégalement ponctué, etc. La variété *faruginosus* Clairv. est plus immature d'un *linnéenne de Lyon* — Sur les Saules.

Cossonus cylindricus Sahl. (*linearis* Gyl.) — Cet insecte est plus convexe, plus épais et plus cylindrique que les deux précédents, à ponctuation du prothorax un peu plus forte et plus régulière. — Sur les Saules.

(A suivre).

(1) Le dernier catalogue allemand (1891) a éloigné les Cossonides des Calandrides, bien que ces deux tribus offrent la plus grande affinité.

(2) Le *linearis* de Fabricius, rappelant d'autres espèces, M. Bedel a dû donner un nouveau nom *planatus* au *linearis* de Bohemae.

PTINIDES D'ALGÉRIE

Ptinus (Pseudoptinus) dayensis (var. de *Grandjeani* Pic ?)

D'un noir brillant métallique, quelquefois un peu brunâtre : antennes et pattes (cuisses obscurcies) d'un testacé rougeâtre ; pubescence courte, mi dressée. ♀ en ovale un peu élargi ; ♂ allongé, à côtés parallèles. Prothorax ♀ à pubescence

assez nette, intervalles des élytres larges. Paraît différer de *Grandjeani* ♀ (♂ inconnu) par la forme moins allongée, la pubescence plus rude, le prothorax un peu plus nettement pubescent. Le ♂ rappelle un peu *coarcticollis* Sturm. de forme avec une autre pubescence, celle-ci étant courte, mi-dressée. ♂ Prothorax bilobé, large en avant, élevé et légèrement caréné sur le milieu de son lobe antérieur avec de petites dépressions latérales; sillon profond, large; lobe postérieur très élargi sur la base, à sillon basal très net. Ecusson très large, pubescent de blanchâtre à l'état frais. Elytres à intervalles larges avec les épaules peu saillantes, une dépression post-scutellaire, l'extrémité brièvement explanée et anguleusement arrondie, la ponctuation des stries modérément forte.

Long. 3-4 mill. Daya (L. Bedel; types ♂. ♀ coll. Bedel, Pic.)

J'ai vu dernièrement, communiqué par M. E. Grandjean acquéreur des *Ptinides* de la coll. Lethierry, un *Ptinus Olivieri* Pic recueilli à Biskra par ce dernier entomologiste, c'est seulement le troisième exemplaire que je vois de cette espèce; les deux autres exemplaires sont dans les collections L. Bedel (ex. E. Simon) et M. Pic (de mes classes).

Ptinus (Entaphrus) Bedeli n. sp. En ovale, court, assez large, d'un noir brillant à taches blanches sur les élytres avec les antennes à l'extrémité et les pattes plus ou moins testacées; pubescence moyenne, foncée, mi-dressée. Antennes moins longues que le corps, un peu plus courtes ♀, peu épaisses, à derniers articles plus longs. Prothorax modérément court, marqué d'un sillon médian à fond lisse peu net, avec la base très nettement ornée de taches variables faites d'un duvet jaune épais; côtés marqués de courtes oreillettes peu saillantes faites de poils noirs. Ecusson « Numérisation Société linnéenne de Lyon » jaunâtre. Elytres en ovale court, seulement un peu plus élargis chez ♀, avec les épaules nettes, peu saillantes chez ♂, ornés de taches écailleuses blanches dessinant ordinairement deux sortes de bandes transversales bien nettes avec ou sans petites taches intermédiaires près de la suture; ponctuation des stries forte; intervalles assez étroits, paraissant un peu élevés, à ligne pileuse très nette.

Long. 2 2/3, 3 1/4 mill. Algérie; Nemours en mai (L. Bedel, coll. Bedel, Pic types!)

A placer près de *Pt. irroratus* Kiesw., remarquable par sa forme courte et large; ses bandes blanches bien nettes doivent le rapprocher de *Pt. albipilis* Reit. d'Espagne qui m'est inconnu.

Je suis heureux de dédier cette espèce à l'érudit collègue dont les obligeantes communications m'ont permis d'étudier les formes intéressantes de ce présent article.

MAURICE PIC.

Observations et Renseignements divers

A la suite d'un juste reproche (An. Fr. 94 B. CCXXIX) inspiré par l'omission de ma part, dans la description d'un *Anthicus*, d'un remarquable caractère, celui d'une dent ornant le premier article des antennes, j'ai présenté aux An-

nales de la Société Entomologique de France des tableaux de détermination pour aider à séparer un certain nombre d'espèces possédant toutes ce caractère commun ; en attendant cette étude imprimée, je ne crois pas inutile de donner l'énumération des espèces que j'ai reconnues *spinicornes* (il peut s'en trouver d'autres encore non nouvelles) et que j'ai rapprochées pour cela bien qu'elles fassent partie de deux groupements différents, celui des *Cyclodinus* et celui des *Brevicomus*.

Il convient de dire que le caractère de la dent ornant le premier article des antennes, quoique paraissant des plus saillants, ne se montre bien que lorsque les antennes sont étalées en avant (autrement ce premier article paraît simplement gros) d'où son omission presque générale par les auteurs. La dent des antennes offre certaines modifications de grandeur et de forme, je l'ai employée en partie pour séparer les espèces au nombre de treize et dont voici l'énumération annoncée avec les groupes d'où elles proviennent.

GROUPE DES *CYCLODINUS* Muls. (Lagenicolles)

<i>Anthicus carthageniensis</i> Pic.	d'Espagne.
» <i>sibiricus</i> Pic.	de Sibérie.
» <i>Beckeri</i> Desbr.	Russie-sud, Sarepta.
» <i>cerastes</i> Truq.	Chypre, Turkestan.
» <i>dentatus</i> Pic (cerastes Mars.)	Sarepta.
» <i>biskre</i> Numérisation Société linnéenne de Lyon	Biskra.
» <i>lucidicollis</i> Mars.	Algérie et Tunisie.
» <i>Roberti</i> Pic.	Algérie.
» <i>longipilis</i> Bris.	France Méridionale, Corse, etc.
» <i>thessalius</i> Mars.	Thessalie.

GROUPE DES *BREVICOMUS* (Brevicolles)

<i>Anthicus hamicornis</i> Mars. (Bedeli Pic.)	Algérie et Tunisie.
» <i>armatus</i> Truq. (Lessepsi Mars.)	Chypre, Egypte, etc.
» <i>Mariae-Antoniae</i> Chob. (An. Fr.	
94 Bul. CCXXIX).	Algérie et Tunisie.

A propos de mon article « Addenda à l'essai d'une étude sur les *Danacaea* » présenté in l'*Echange* n° 119, un collègue (An. Fr. 95 B. CLVI) a présenté quelques observations, ces observations me portent à écrire ce qui suit.

D'après notre collègue *Danacaea pallidipalpis* Ab. Fiume (l'*Echange* n° 115), ne serait pas synonyme de *pallipes* Panz. et les raisons invoquées sont :

« Pilosité blanchâtre de l'écusson, taille plus avantageuse etc. » ; ajouter comme renseignement spécifique nouveau « palpes plus globuleux, plus largement trouqués » etc.

En attendant, la description complète, (suivant les sages conseils exprimés par mon critique) de *Danacaea pallidipalpis*, (description que nous risquons

d'attendre longtemps étant donné la publication où elle doit paraître) et qui me donnera le droit de me prononcer plus catégoriquement, je demande à rester un peu sceptique sur la valeur des caractères que l'on peut proposer, tels que coloration des palpes, taille un peu plus avantageuse....; s'il en est d'autres par exemple jugés, fixes, je m'incline ! J'accepterai comme bons caractères les directions différentes de la pubescence du prothorax, la forme générale, celle du prothorax et même des mesures, mais alors les tailles bien tranchées, comme celle de *D. denticollis* Baudi. avec *D. nana* Kiesw. J'ai écrit ma proposition synonymique à la suite de l'examen d'exemplaires français de grande taille déterminés par moi, *pallipes* et de trois exemplaires de Fiume, ? (*pallidipalpis*) avec les palpes et antennes testacés mais l'un avec une pubescence ou pilosité de l'écusson non sensiblement différente de la pubescence générale, un autre (n. sp.?) à palpes noirs, antennes obscurcies à l'extrémité et avec une coloration générale très particulière, légèrement cuivreuse à vague teinte violacée.

Dans l'article ci-dessus nommé on présente comme variété de *pallidipalpis* (l. c. B.-CLV.) sous le nom de *v. violaceicollis* un exemplaire dont le prothorax possède une coloration foncière violette ; mon exemplaire de Fiume à coloration particulière peut se rapporter à cette nuance ?

D'après l'auteur (lisez auteur des notes du bulletin, non auteur-descripteur) *Danacaea opacula* Ab. ne peut être synonyme de *D. tomentosa* Muls. (*nigritarsis* Küst.) parce que « *opacula* est une espèce bien distincte, une forme intermédiaire entre *D. tomentosa* et *D. cusanensis* Costa », la forme intermédiaire bien distincte me paraît un peu vague, non prone à changer ma première opinion ! L'auteur... Numérisation Société linnéenne de Lyon... *tomentosa*, *D. opacula* *D. cusanensis* et *D. longiceps* Muls. sont quatre formes ou espèces chez lesquelles la tête et le corselet vont en s'allongeant de plus en plus, *D. opacula* est l'un des degrés de cette échelle », ce complément est peut-être meilleur mais j'ai dit que j'attendrai (sans monter à l'échelle), une description complète avant de me prononcer catégoriquement. Je dois cependant dire encore qu'il peut bien se faire que *D. opacula* soit différente de *D. tomentosa* Muls. sans qu'elle puisse se séparer de *nigritarsis* Küst., la synonymie cataloguée peut n'être pas juste, cela se voit de temps en temps. Il peut se faire aussi que la synonymie soit juste et que certains exemplaires de *D. opacula* diffèrent de cette espèce ? Seule l'étude des types vrais, de tous les types, pourra trancher la question et je la souhaite promptement.

Toujours le même entomologiste (l. c. B. CLV) élève au grade d'espèce ma variété de *Danacaea apicalis* (l'Echange, n° 119), voici ce qu'il est dit à son sujet : « Il s'agit d'une espèce des mieux caractérisées, non d'une simple variété. Pour s'en rendre compte il n'y a qu'à voir les caractères assignés par l'auteur lui-même à cette soi-disant race (1) *D. nana*, *v. apicalis* Pic est tout-à-fait distinct de *D. nana* par la ponctuation des élytres du double plus faible et par la taille beaucoup plus forte. »

(1) J'emploie ce mot non comme synonyme absolu d'espèce que lui laissent seulement certaines appréciations mais comme terme intermédiaire entre espèce et variété, c'est d'après moi un terme très particulier qui pourrait se définir « l'espèce de l'un, la variété d'un autre », ce terme s'applique dans mon idée à des modifications non absolument nettes, qui paraissent discutables. On sait que les mots sont des expressions conventionnelles, élastiques, pourquoi les limiter à certaines idées personnelles invariables ?

Cependant pour ne pas avoir l'air de récriminer ou douter continuellement je veux bien accepter le grade généreusement déferé à *D. apicalis* d'autant plus que j'ai des protestations à faire contre l'adoption du nom nouveau de *Abeillei* proposé (l c B-CLVI) en remplacement du mien dans une crainte exagérée de confusion improbable. Il est inutile je crois de pousser trop loin le changement du même nom, la confusion risque souvent d'avoir lieu plutôt avec un nouveau nom et d'embrouiller ainsi la nomenclature. Il est par exemple un insecte coléoptère qui porte le nom générique de *Eryx* Stephens et un Boa nommé également *Eryx* L. (1), je ne crois pas qu'un serpent, si petit soit-il, puisse jamais passer pour un insecte ni un gros insecte pour un serpent, alors pourquoi changer? *Danacaea apicalis* Gebler, est enregistré en synonymie d'un nom différent *analisis* Gebler, de plus cet insecte est indiqué comme devant rentrer dans un autre genre (voir l'*Echange* n° 116 p. 104), après cela la confusion invoquée paraît bien extraordinaire ! Je propose, plutôt que de cataloguer *Abeillei* en synonymie de *apicalis* (non différent de *Analisis*) de le rendre aux *in litteris*, (si appréciés dans quelques collections!) noms parfaits donnés à de plus par faits insectes, heureux privilégiés, exempts de critique dans leur vie entière de non existence.

En terminant (An. Fr. 95 B CLVI) la synonymie de *Danacaea Reyi* Trn. Pic. avec *D. ambigua* Muls. est proposée. Peut-être en effet que *D. Reyi* = *ambigua* mais je ne crois pas que cette *race* (et non espèce) doive se supprimer complètement, on peut la reconnaître comme variété de cette dernière forme. On sait que sous ce nom circulent dans le monde scientifique plusieurs espèces.

Numérisation Société linnéenne de Lyon

MAURICE PIC.

(1) *Eryx jaculus* L. (*Boa turcica* Oliv.), un des plus petits représentants de la famille des *Peropodes* vivant dans le Sahara Algérien.

LES MARIAGES DES FLEURS

Apprenez donc, Romains et Grecs, apprenez de nouveaux prodiges. Les plantes, elles aussi, ont leurs amours. Une fleur aime la fleur, sa voisine ; et à son tour, loin d'être dédaignée, elle se trouve aimée. Chez elles, égalité d'âge, égalité de naissance, égalité de beauté ; mêmes qualités, mêmes sentiments, mêmes flammes répandues dans leurs fibres intimes.

Lors donc que le mâle et la femelle ont senti les flèches de Cupidon, que leur habitation soit commune ou que tous deux habitent séparés dans des demeures diverses (1), l'hyménée les unit et Cupidon et sa mère triomphent.

(1) Quand l'organe mâle et l'organe femelle sont réunis dans une même fleur, la fleur est dite *hermaphrodite*. Quand, au contraire, ces organes sont séparés sur des fleurs différentes, celles-ci sont dites alors *unisexuées*. Or, on appelle plantes *monoïques* celles qui portent des fleurs mâles et des fleurs femelles séparées, groupées sur le même individu. Ex. : le chêne, le maïs, le ricin. *Dioïques*, celles dont les fleurs mâles et les fleurs femelles sont portées par deux individus distincts et séparés : ex. la mercuriale, le gui, le dattier, le pistachier.

Et pendant ce temps, le papillon doré, de ses ailes frémissantes, folâtre au milieu des abeilles ; des jeux s'organisent dans les jardins, et sur un ormeau, Philomèle chante le chant nuptial.

Si une seule demeure loge les deux amants, l'aurore protectrice donne le signal à son lever. Les étamines se dressent, les anthères s'entrouvent ; la poussière fécondante vole, et se renversant sur le stigmate, se précipite à travers les canaux du style, à travers les antres de l'ovaire. Se glissant ensuite dans les conduits égaux, elle erre et se répand dans les ovules. Ceux-ci se gonflent ; la fleur femelle se réjouit de sa descendance future. Et c'est ainsi que l'*Ophrys* (1) et le *Pavot* (2) se trouvent tout alourdis.

Les demeures sont-elles différentes ? La fleur mâle ouvrant tout d'abord sa maison, envoie ses présents. Les Zéphirs prennent le pollen léger et le portent sur leurs ailes dans le sein de l'Épouse. Celle-ci répond à l'amour de l'Époux absent, et par une descendance qui lui ressemble se fait reconnaître de lui.

C'est ainsi que sur les bords fortunés du Nil, les palmiers, quoique séparés, trouvent le secret de se joindre. Mais si, dans leur temps, alors que la forêt a fleuri, les zéphyr tardaient à souffler, le noir colon apporte des branches mâles et les secoue ; les fleurs femelles se gonflent ; la datte apparaît. La datte ! une des premières ressources du médecin, soit qu'il veuille adoucir les toux opiniâtres et les tranchées, soit qu'il veuille prolonger ce qu'on nomme un état intéressant, jusqu'à la limite voulue par la nature (3).

C'est ainsi que de Numérisation *Société linnéenne de Lyon* loie et devient fertile (4) ; souverain remède pour tant de maladies, lorsqu'il est planté et exposé au midi. Aussitôt donc que l'hiver s'enfuit, que le soleil, dans sa carrière, se montre au pôle septentrional et rend les jours égaux aux nuits, la jeunesse armée de longs javelots part dès le matin, perce profondément le tronc des arbres, recueille le baume qui distille de la blessure ; et ce baume, si l'on n'a pas laissé écouler l'heure si fugitive de la guérison, arrête la consommation, assainit les scrofules, dissout les graviers des reins.

Aussi, vers le printemps, les gens du pays saignent-ils cet arbre. S'ils ne le faisaient pas, il souffrirait de la masse trop grande de sa sève ; d'où pour lui d'innombrables maladies, des nodosités, de la pourriture ; et il mourrait, altéré de soif, au milieu de ses sucs trop abondants.

Du reste, ne périssent pas autrement ces hommes qui prennent plaisir à traîner leur vie dans un luxe oisif, dans les festins et dans le sommeil. Tout

(1) Le genre *Ophrys* parmi toutes les orchidées, déjà si bizarre par leurs formes, offre les espèces les plus singulières. Dans l'une, on dirait un petit bonhomme accroché par la tête ; dans une autre, on croit voir la mouche, l'abeille ou l'araignée qui lui ont donné leur nom : dans quelques-unes, la beauté des couleurs rend encore plus brillante la bizarrerie des formes (abbé Cariot)

(2) Le *Pavot*, de la famille des *Papavéracées*. Les deux espèces les plus connues sont le *Papaver Rheas* ou coquelicot, et le *Papaver somniferum* ou le Pavot des jardins.

(3) On les a, en effet, recommandées contre la toux, les douleurs de vessie et des reins, surtout comme très propres à adoucir la poitrine et les organes du poudmon qui se trouvent lésés, à donner de la force à l'estomac. (*Phoenix dactylifera* ; famille des *Palmarées*.)

(4) La *Térébenthine* de Chio découle par des incisions du *Pistacia Terebinthus* (L), famille des *Térébinthacées*.

d'abord, les sucs nourriciers s'accumulent à l'excès ; l'embonpoint vient ensuite, et le sang épaissi coule lentement à travers les vaisseaux ; peu à peu, se ferment les conduits du foie et des reins, les pores de la peau ; par suite de la torpeur du cerveau, c'est à peine si les nerfs se réveillent ; le sang se corrompt ; et il ne se passe pas un long temps, sans que l'infortuné malade, à moins de soins donnés à propos par le médecin, ne tombe comme frappé par la foudre, perdant le sentiment, l'esprit stupéfié, et trouvant une prompte mort dans une funeste santé.

Voilà ce que j'ai appris ; mais peut-être me demanderas-tu des choses que j'ai vues. Eh bien ! il y a une plante facile à trouver, dont le suc est diurétique, et dont les morsures inoffensives stimulent le ventre. Ce qui lui plaît, ce sont les endroits remplis de nitre : aussi s'attache-t-elle aux vieilles murailles, et elle en tire son nom. Or c'est cette plante, arrivée à la fécondation, qui te convaincra du mariage des fleurs (1).

En effet, quand dès le matin je suivais allègrement mon maître, soit dans les coteaux de Suresnes et dans les champs de Montmorency ; soit que nous gagnions les bois de St-Maur, ou les agréables prairies de Gentilly (2) ou les îles que la Marne enlace de ses eaux ; si, par hasard, le long des murailles, un sommeil plus lourd pesait sur cette plante, si les fleurs tardaient à s'ouvrir aux rayons de l'aurore ; Vaillant préparant les pièges de sa longue expérience, avec une aiguille découvrait les étamines. Celles-ci se raidissaient aussitôt ; l'esprit qui donne la vie forçant sa prison, s'en allait à travers les airs ; les ovules s'animaient et le plus lent du pollen s'attachait aux bords humides des styles.

Numérisation Société linnéenne de Lyon

C'est ainsi que dans son sein cette mère passionnée nourrit ses enfants, pour mourir ensuite sans regrets, quand elle les voit plus grands et en état de faire revivre leurs parents qui sont morts.

La terre, autre mère, vient ensuite : quand dans son sein fertile elle a reçu ces semences, et que sous l'action de ses sels qui se dissolvent, les vaisseaux s'élargissent et s'ouvrent, la sève mobile se lance dans les canaux béants, les cellules amollies se développent, et peu à peu, la petite racine reçoit les sucs chargés de principes. Lentement, d'un mouvement affaibli, ils font effort pour monter à travers mille détours et un tissu inextricable vers les deux mamelles (cotylédons), véritables cribles qui se trouvent de chaque côté. Là, élaborés, purifiés, ils s'insinuent par divers conduits dans l'intérieur de la tigelle, et y répandent la nourriture et la vie.

Tout d'abord, la petite plante est cachée ; bientôt, elle sort de terre ; puis ses bourgeons se changent en feuilles ; elle se dresse à ciel ouvert.

(1) La *Paridtaire* est en effet remarquable par l'élasticité de ses étamines et par le sel de nitre ou salpêtre qu'elle contient. Ses propriétés médicinales sont intéressantes ; elle est émolliente, rafraichissante et diurétique. On l'a vantée comme lithotriptique : on la met en cataplasme sur les tumeurs douloureuses, et on la donne en lavements.

(2) *Suresnes, Montmorency, St-Maur et Gentilly*, communes des environs de Paris ; la première, au pied du mont Valérien ; la seconde, à 13 kilom. de Paris sur une éminence, au-dessus d'une vallée délicieuse ; la troisième située à l'est, sur la Marne ; enfin Gentilly, au sud. Actuellement, cette localité serait loin d'être un lieu d'herborisation.

Que celui qui aime les fleurs prenne garde qu'une main barbare ne coupe ces organes (1) avant le temps : privée de ses feuilles nourricières, la petite plante périrait, et c'est en vain que le jardinier espérerait des bouquets.

Pendant ce temps, les pluies, les rosées et le souffle des zéphirs s'unissent à l'envi pour faire croître la jeune plante. Les pluies sont pour elles un bain intérieur, les rosées un bain extérieur. La terre boit les pluies qui, recueillies par les racines, portent dans le tronc et dans les branches les sucres de l'air et les sels volatiles du ciel. Les rosées se glissent à travers les pores cachés de l'épiderme, donnent de la force aux sucres et relâchent les cellules trop comprimées. De mille manières, les zéphirs agitent les dociles rameaux de leur souffle caressant qui, également, fait donner la vie aux fibres de la plante et exhale par la transpiration les humeurs inutiles (2).

Et de même que quand, dans les embrassements étroits de ses mouvements contractiles, le cœur s'allonge et que sa pointe s'éloigne de sa base, la pression lui fait vomir un fleuve de sang qui, soudain, riche et abondant, se précipite là où la route lui est ouverte : les grosses artères se dilatant reçoivent ce torrent ; puis se divisant en plusieurs bras, elles forment et poussent en avant des artères de plus en plus petites : la vie court à travers tous les membres. Mais quand ce méandre pourpré, appauvri dans sa route, revient circulairement et se trouve rendu au cœur pour y être de nouveau foulé, alors, ranimé par les sucres puisés dans la nourriture, il recommence pour ainsi dire d'un pas plus alerte, ses courses qui donnent la vie (3).

De même pour la ^{Numérisation Société linnéenne de Lyon} sève tractant tour à tour, elle puise ses sucres au printemps nouveau par les vaisseaux de ses racines. C'est la force qui fraie le chemin. Par des sentiers tortueux, la sève monte en haut à travers l'intérieur de la plante ; de toutes parts, des canaux donnent la vie au tronc, aux rameaux avides, aux feuilles altérées. Mais la partie de cette sève qui n'a pas su s'unir aux fibres saturées, ni pu, malgré ses efforts, sortir par les pores du Liber, revient entraînée à travers différents canaux, et retourne à la racine pour se mêler à une sève nouvelle (4).

(1) Ces feuilles sont appelées *primordiales*. Elles sont le développement des feuilles rudimentaires qui sortent du petit bourgeon terminal de la gemmule.

(2) Par *transpiration* dans les végétaux, on entend l'évaporation qui, pendant leur vie, se produit chez eux à leur surface, et surtout par les feuilles. La transpiration est surtout un phénomène physique ; elle est activée par l'accroissement de la température, par la sécheresse et l'agitation de l'air.

(3) L'auteur parlant ici de la circulation du sang à travers le cœur et les artères est loin d'exprimer bien clairement le mouvement du sang veineux entrant dans la partie droite du cœur, pour de là aller dans les poumons y reprendre de l'oxygène, et revenir ensuite à l'état de sang artériel dans la partie gauche, d'où il se répand dans les artères. « Ces embrassements étroits des spires du cœur, dans lesquels il s'allonge, et où sa pointe s'éloigne de sa base » font bien allusion aux contractions des oreillettes et des ventricules, si l'on veut ; mais on ne peut dire que ce soit clair et bien scientifique.

(4) Mac'Encroe parle ici de la sève *ascendante* et de la sève *descendante*, ou sève *brute* et sève *élaborée*. Mais on voit que ses notions à ce sujet sont encore quelque peu obscures. Du reste, la question de la sève descendante n'est pas encore entièrement élucidée. Et l'on se demande si la sève brute, après avoir subi dans les feuilles ses différentes modifications, a dans la suite une marche véritablement descendante, et si elle passe exclusivement par l'écorce. « La réponse à ces questions, dit M. Cauvet, est loin d'être aisée, bien qu'elle ait été faite péremptoirement par quelques auteurs. » (Anatomie et physiologie végétales. — T. I p. 120 et suiv.)

Le soleil donne l'impulsion ; c'est lui qui commence le mouvement, l'aide, l'augmente. L'air chaud, en effet, fermente dans les étroits poumons des plantes et se trouve emporté dans de plus grands espaces ; les liquides sont comprimés aussi bien que leurs canaux ; et, ainsi comprimés, ils savent décrire dans leurs courses des cercles non interrompus.

En outre, il est des plantes dont la sève se teint de pourpre (1), et où il coule un sang semblable au nôtre. Ceux qui naviguent sur la mer Caspienne, soit qu'ils aient en vue les bouches écumantes du Borysthènes (2), soit qu'ils gagnent à la voile les rivages de l'Asie et de la Colchide, voient avec étonnement des deux côtés un merveilleux prodige. De terre, s'élève le *Boramès* (3). Sur une haute tige se tient un fruit ayant quatre pattes et une toison ; deux cornes de laine au front et deux yeux. L'indigène ignorant, croit que c'est un animal, qu'il dort le jour, veille la nuit, et qu'il se nourrit des herbes sèches et déracinées qui sont autour de lui. Sa chair a la saveur de l'ambrosie : son sang est rouge et tel, que la féconde Bourgogne doit même le préférer à son nectar. Si la nature avait donnée à ce fruit la faculté de marcher ; si, par un bêlement, il pouvait implorer du secours contre la gueule dévorante du loup, vous croiriez que c'est un agneau qui se tient sur cette tige et que les collines se blanchissent sous des troupeaux d'agneaux. C'est de là sans doute que vient, selon moi, la fable des Grecs. Autrefois, des taureaux aux pieds d'airain, des dragons vigilants ont gardé ces toisons ; c'est chargée de cette dot que Médée s'en allait à travers les mers ; c'est par

Numérisation Société linnéenne de Lyon

(1) Il ne faut pas confondre la sève avec le *Latex*, c'est-à-dire ces *sucs propres*, généralement opaques et diversement colorés qu'élaborent certains végétaux. Le *Latex* contient d'ordinaire des matières résineuses ou gomme-résineuses. Le *Latex* est blanc dans les Euphorbiacées, les Chicoracées, etc. ; jaune dans la Chélidoine ; orangé dans l'artichaut ; rouge dans la sanguinaire, etc. C'est du latex qu'on extrait le caoutchouc, la gutta-percha, l'opium, la gomme-gutte, etc. La sève pourpre dont parle l'auteur serait un latex.

(2) *Borysthène*, fleuve de la Sarmatie, aujourd'hui le Dniepr, dans la Russie d'Europe : tombe dans la mer Noire par une large embouchure, après un cours de 1650 kil.

En parlant du Dniepr, ou Borysthène, l'auteur ne paraît pas ici bien se rendre compte de la position de ce fleuve par rapport à la mer Caspienne. Il en est fort éloigné à l'est ; et, entre lui et la mer Caspienne, se trouve la mer d'Azov, qui est une dépendance de la mer Noire. En parlant des rivages de l'Asie et de la Colchide, évidemment, il fait allusion aux rivages ouest de la mer Noire, opposés au Borysthène qui est à l'est. Aurait-il pris la mer d'Azov pour la Caspienne ? ou bien, s'il connaissait la situation de la Caspienne, aurait-il pris le Don pour le Dniepr ? Dans tous les cas, il y a là une erreur de géographie facile à relever. En substituant *mer d'Azov* à mer Caspienne, le texte pourrait se comprendre.

(3) Il serait plus correct de dire *Boranet*, et mieux encore *Baranietz*, mot russe qui signifie précisément *petit agneau*.

Le premier qui ait parlé de cette plante fabuleuse est le voyageur Odorico da Pordenone. Mais remarquons qu'il parle seulement d'une plante qui donne des fruits, des melons ressemblant à un agneau ; tandis que, d'après certains auteurs, en Tartarie, ce n'est plus le fruit, le melon, mais toute la plante qui ressemble à un agneau ; elle s'appelle *agneau* (*agnus scythicus*), et se nourrit d'herbes. Si on la blesse, elle verse du sang, et les loups la mangent. — C'est donc un conte tartare, qui aurait été recueilli par un russe. Or, on sait que plusieurs contes tartares sont nés dans l'Inde où Odorico l'aurait, paraît-il, entendu la première fois, avant que cette plante fut connue en Europe sous le nom russe de Baranietz. Il est probable que le conte, né d'abord dans l'Inde où il y a en effet des fruits monstrueux et une flore si riche, s'est transformé, développé enrichi dans l'imagination des peuples et des voyageurs. En tout cas, notre médecin irlandais semble y croire, et c'est par l'existence de ce prétendu fruit qu'il explique dans les vers suivants l'histoire grecque de Médée.

ces fruits que Eson me paraît avoir eu sa jeunesse renouvelée, et de vieillard être redevenu jeune au moyen de leur suc énergique (1).

Le Borames n'est pas le seul à prouver qu'il y a des plantes semblables à des animaux. Tu vois que le *Stratiotes* ne reste à aucune place (2). Il aime le Nil, et à la nage, il cherche sa nourriture dans les eaux. Touchée légèrement, la *sensitive* (3) se retire aussitôt, se contracte toute tremblante et se cache dans ses feuilles repliées. Toute crainte cessant, bientôt elle déploie de nouveau ses folioles au soleil.

Il est une autre fleur, nommée *Fleur d'amour* (4) et c'est un auteur grave qui l'affirme ; elle habite les pays de la zone torride ; le puissant Atlas, ni aucun abri verdoyant de forêts ne jette son ombre sur ces lieux. La pudeur fait rougir sa splendide corolle. Or, si pendant qu'elle se balance aux feux tranquilles de l'astre du jour, un africain, par méchanceté, vient à lui reprocher de sa voix de barbare des fautes contre l'honneur et la pureté, la fleur innocente de ces fautes, entre en fureur, ses feuilles fines se déchirent et tombent, et son souffle pur s'enfuit indigné dans les airs.

Mais pourquoi aller chercher au loin, quand la France, notre mère, offre au poète une merveille plus grande encore. Allons ! muse ; ici, il est besoin d'efforts ; ici il convient que tu dictes des vers, tels que la Garonne veut elle-même qu'on en chante au milieu des festins, tels qu'en chantent aussi les Anglais et les Bataves quand ils ont fait honneur aux dons de la Garonne (5).

Près de l'endroit où l'*Hérault* (6) se précipite et roule en flots impétueux,
Numérisation Société linnéenne de Lyon

(1) Médée, célèbre magicienne, fille d'Étès, roi de Colchide. Elle épousa Jason, à qui elle facilita, par ses enchantements la conquête de la toison d'or, et les suivit dans son pays. Pour retarder son père qui la poursuivait, elle sema le long du chemin les membres de son frère Absyrte. Etant arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, père de Jason.

(2) Le *Stratiotes* est un genre de plantes, de la famille des Hydrocharidées, uniquement composé d'une seule espèce, habitant les marais, les eaux tranquilles de la France et de l'Europe septentrionale. On la nomme vulgairement *ananas aquatique*, à cause de la grande ressemblance de son feuillage avec celui de cette plante. Linnée avait associé à cette espèce, sous le nom de *Stratiotes alismoides*, une plante de l'Inde, qui fait aujourd'hui partie des Joncées, et du genre *Damasonium*.

(3) Tout le monde connaît la *sensitive* ou *mimosa pudica*, de la famille des Mimosées, la plus étonnante des plantes par l'excessive irritabilité dont elle est douée. On la voit, en effet, au plus léger contact, au souffle même du vent ou des lèvres, resserrer ses folioles, abaisser ses pétioles, s'abattre sur sa tige, et comme tomber en défaillance.

(4) Le nom de *Fleur d'amour* est aussi donné dans nos départements du S.-E. au pied d'aloëtte sauvage, *Delphinium segetum*, que l'on offrait autrefois à la jeune fille que l'on voulait épouser. C'est aussi le nom des *amaranthes* que l'on dépose sur la tombe de celle que l'on aimait, et de l'*Ancolie des haies* et des bois ; *aquilegia vulgaris*.

Quant à cette *Fleur d'amour* dont parle le poète, nous ne savons quel est son nom scientifique. D'ailleurs, l'explication du phénomène qu'il donne plus loin, en diminue beaucoup le merveilleux.

(5) Il fallait donc que les vins de la Garonne fussent bien capiteux pour émoustiller les Anglais et les Bataves, gens fort graves, au point d'improviser des chants dignes de la merveille que le poète va chanter. Ou bien, serait-ce une allusion à l'exagération si féconde de ceux qui boivent les eaux de la Garonne ?

(6) L'*Hérault* naît dans les Cévennes, au mont Aigoual (Gard), et se jette dans la Méditerranée, au port d'Agde, après 130 kil. de cours.

se dresse le *mont Lespérrou* (1). Il est consacré à Flore ; c'est là que la déesse revêt tout d'abord sa tunique de printemps : c'est là que tous les ans, selon sa coutume, l'auguste *Médecine* voulant visiter sa sœur la déesse conduit ses fidèles ; c'est là que Hébé cueille ses bouquets d'or pour Jupiter lui-même. Or, si des fers de ses pieds un cheval téméraire ose fouler le sommet sacré, une certaine herbe s'attaque à l'ennemi qui bondit ; de tous côtés, ses sœurs viennent à son secours. Point de trêve, point de repos, jusqu'à ce que le sabot de l'imprudent s'arrête désarmé (2).

Ce n'est pas toutefois que l'on voudrait me faire croire que, dans les plantes, il y ait une âme et du sentiment, apanage de l'homme lui seul (*). Les herbes, les arbrisseaux, les arbres ne sont que des machines, que des tissus extrêmement variés, des choses admirables pour tous, que l'industrielle nature a formées en joignant de grands canaux à de plus petits. Les uns se choisissent une route droite ; les autres prenant des sentiers sinueux, s'en vont par mille détours de ci et de là, tantôt en haut, tantôt en bas, et quelquefois obliquement. Elaborés par mille pressions à travers les canaux qui les conduisent, il est des suc qui montent, ici, d'une course rapide ; d'autres, au contraire, qui vont lentement.

Ajoute à cela les diverses propriétés que donnent le ciel et le sol, les richesses puisées dans la sève nourricière. Or, celle-ci est formée d'eau ; de celle qui tombe en abondance de la voûte céleste, et de celle qui dans les entrailles de la terre détachant des sels fécondants et se chargeant de

Numérisation Société linnéenne de Lyon

(1) *L'Esperon*, ou le *Lespéron* est une haute montagne des Cévennes, située au sud de l'Aigoual. L'Hérault commence à couler dans une de ses gorges. Elle est fort connue des botanistes qui y trouvent de bonnes espèces. Toutefois, plusieurs de ces espèces sont maintenant perdues. C'est ainsi qu'on y cherche vainement aujourd'hui la *Linnaea borealis* qui, jusqu'en 1793, Gouan allait y cueillir chaque année. Il en est de même de l'*Anemone coronaria*, qu'on y trouvait encore spontanée dans la dernière année du XVIII^e siècle. L'altitude du Lespéron est de 1420^m.

(2) Jusqu'à quel point ce phénomène est-il vrai ? Nous ne saurions le dire. Ce déferrement des chevaux « qui osent fouler le sommet sacré » est peut-être dû, s'il a lieu, tout simplement à la nature aride et *pierruse* du terrain. On sait que dans les Cévennes et dans quelques autres chaînes de montagnes de la France, il se trouve des sommets que les agents atmosphériques ont complètement dénudés, désagrégeant les roches, dénudant leurs interstices, concassant, pour ainsi dire, leur squelette mis à jour. Ce sont alors des *Clapiers*, des *Clapes*, des *Perriers*, etc. Quand à l'explication que le médecin-poète donne ensuite de ce phénomène, il faut convenir qu'elle vient de trop loin : sans compter que les théories météorologiques qu'il expose sont quelque peu obscures et peu faciles à saisir. Il est évident que l'auteur a voulu donner une explication des *vents aliqûs* : mais nous nous demandons s'il comprenait bien la théorie de ces vents réguliers. Aussi, il y a là, du vers 280 au vers 334, une tirade astronomique et météorologique qui ne laisse pas que d'embarrasser le lecteur. On ne comprend guère « ces fleuves impétueux qui sortent de l'étoile qui bouillonne » et qui, bientôt, de routes en routes, de courses en courses, « se voient condensés de manière à ressembler à de la glu ou à de la cire liquéfiée. » Et puis, qu'est-ce que ces particules de vent tordues en spirales et marquées chacune de trois stries ? Et enfin, que sont ces vents qui s'échappent de mines de fer, finissent par former des tourbillons qui se rassemblent et enlèvent les clous des fers des chevaux ? Nous avons ne pas comprendre de semblables explications. Et cependant, nous le répétons, c'est le texte. En résumé, ce sont là 54 vers que l'on pourrait fort bien retrancher, et qui d'ailleurs n'ont pas, que nous sachions, un rapport quelconque avec le sujet de ce petit poème.

(*) L'auteur, on le voit, suivait les doctrines de Descartes, pour qui les animaux, et à plus forte raison les plantes, étaient des automates.

(A suivre).

Ed. JACQUART.